

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 43

Artikel: L'Automne
Autor: Ganghofer, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255542>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUROY



N° 43

Supplément du Dimanche 29 octobre

1905

L'AUTOMNE, par LOUIS GANGHOFER.

Traduit par H. HEINECKE.

Elle venait de finir sa toilette; prête à sortir, le chapeau sur ses beaux cheveux châtain, elle se tenait debout, devant son miroir.

Elle ne semblait guère satisfaite du visage qu'elle contemplait; de ses mains tremblantes elle ajustait les nœuds de son corsage, les plis de sa robe et le tulle léger du chapeau noué gracieusement sous le menton. A la fin, un faible soupir s'échappant de sa poitrine, elle laissa retomber ses bras et, s'approchant plus près encore de la glace, elle regarda attentivement les traits de son visage.

Ils étaient fins et réguliers, ils ne manquaient pas de charme, mais les années en avaient effacé le premier éclat. C'était bien un visage de jeune fille — et cependant il ressemblait plutôt à celui d'une femme éprouvée, mûrie avant l'âge par l'expérience de la vie. Les yeux avaient une expression plutôt sévère, les lèvres étaient minces, pâles; autour de sa bouche, sur le front, on apercevait déjà ces ombres légères qui sont les précurseurs certains des rides prématurées. Les joues étaient brûlantes, de ce rouge vil qui trahit une émotion intérieure.

Dix heures du matin sonnaient à l'horloge voisine.

La jeune fille se redressa, et comme en se réveillant d'un rêve, elle passa la main sur son front, ouvrit la porte de la chambre contiguë et cria d'un ton presque sévère :

„Voyons, Nellie, Nellie, tu n'es pas prête encore ?”

„De suite, Marianne, répondit

une voix fraîche et jeune, je n'ai plus que mon chapeau à mettre !”

Marianne ferma la porte et s'approcha de la fenêtre. A peine eut-elle jeté un regard dans la rue qu'elle se retira, rougissante. Les mains serrées sur son cœur, elle se blottit contre les rideaux blancs, les yeux toujours fixés vers le même point dans la rue, avec une tendresse infinie.



EN CALABRE : Intérieur de l'église de Stefanoceni après le tremblement de terre.

(Texte page 342)

Un jeune homme, un livre à la main, venait d'y apparaître, scrutant d'un regard attentif les fenêtres de la villa où se tenait la jeune fille. Il ralentit le pas, s'arrêtant au tournant de la rue, regardant derrière lui, puis il continua son chemin, disparaissant sous les arbres dont le feuillage déjà commençait à se parer des premières teintes de l'automne.

Marianne s'affaissa sur une chaise, cachant son visage entre ses mains; son corps tremblait, sa poitrine haletait comme si elle devait laisser échapper un cri strident. Mais elle se reprit aussitôt, et les mains croisées sur ses genoux, elle regarda fixement devant elle, les yeux humides. Son regard douloureux ressemblait à une prière ardente, comme si elle voulait implorer Dieu que cet espoir de son cœur affamé put se réaliser — ce seul, ce dernier espoir de toute sa vie !

Durant les longues années qui venaient de s'écouler, elle n'avait fait que donner, donner toujours !

Ne lui serait-il donc jamais permis de recevoir à son tour ? Elle n'avait jamais eu d'autre pensée que de veiller sur le bon-

heur qui l'entourait. Le moment de son propre bonheur n'allait-il jamais venir? N'avait-elle pas, par ces longues années de sacrifice, acquis quelques droits aux remerciements des autres, à une récompense divine?

Elle aussi, elle avait été jeune, fraîche et jolie quand survint la mort subite de sa mère, le désespoir navrant de son père, le soin à prendre des orphelins! Elle seule n'avait pas perdu la tête, à peine âgée de seize ans, elle avait pris en main la direction du ménage, son père ne pouvant lui être d'aucune ressource, désorienté comme il l'était par la brusque séparation d'avec sa femme!

Marianne avait travaillé nuit et jour; tandis que ses amies allaient s'amuser au bal, au théâtre, elle était restée à la maison, raccommodant le linge, les vêtements de ses frères et sœurs. Elle n'avait eu le temps de penser à elle, de regretter sa jeunesse sacrifiée; son seul souci avait été de faire le plus d'économies possibles afin que son père ne manquât de rien, de veiller aux études et à la santé de ses frères et sœurs comme une mère dévouée.

Les années ainsi passèrent rapidement; elle avait pris de l'âge sans même s'en apercevoir. Ses frères, maintenant, avaient quitté le lycée et continuaient leurs études à l'Université; ils coûtaient plus d'argent que jamais, mais ils n'avaient plus besoin de ses soins continuels. Nellie aussi avait grandi, elle portait des robes longues maintenant et était devenue une ravissante jeune fille. Même la position sociale du père s'était améliorée; la voici délivrée enfin des soucis matériels, le dernier nuage était dissipé, il lui restait un peu de temps de penser à elle-même!

Pour la première fois, on avait pu s'accorder un peu de bien-être et, d'un commun accord, on avait résolu de passer quelques mois à la campagne. Le père avait loué une villa entourée d'un joli petit jardin où, séparée de la rue par une haie verdoyante, Marianne avait découvert une tonnelle qui devint son séjour favori. Elle aimait à s'y asseoir avec son ouvrage, ses mains ne pouvant rester oisives, elles tenaient tantôt une tapisserie, tantôt un crochet ou quelque autre menu travail. Mais ce repos lui faisait du bien et tout en occupant ses mains courageuses, elle pouvait observer le mouvement de la rue, les personnes qui y passaient.

Elle n'avait aucun désir de s'absenter de la maison, une simple promenade, entreprise le matin avec sa sœur, suffisait pour son bonheur.

Ella n'allait à aucune réunion, elle ne faisait aucune visite, et cependant elle connaissait tous les baigneurs pour les avoir vus passer devant sa maison.

Elle en connaissait un surtout qu'elle avait remarqué pour ses fréquentes allées et venues. Il ne manquait jamais de chercher son regard quand il passait, il savait la découvrir soit à la fenêtre, soit assise sous la tonnelle. S'il négligeait de venir à l'heure accoutumée, elle le regrettait, se demandait ce qui pouvait bien le tenir éloigné? Toujours ses pensées s'occupaient de lui, de son nom, de son état, de ses occupations!

Puis son cœur se mit à tressaillir quand soudain il apparaissait devant elle, le visage souriant, la saluant respectueusement!

Durant trois jours elle avait été privée de le voir, elle en fut toute inquiète quant, tout à coup, lors d'une promenade matinale faite avec Nellie, il reparut devant elle. Le sang lui monta à la tête, elle rougit et put à peine lui rendre son salut. Depuis ce jour, elle était si distraite, si changée que son père et Nellie lui demandaient à tout instant:

„Tu n'es pas bien, Marianne, qu'as-tu?"

Elle secoua la tête, souriante, heureuse.

Et hier! Elle s'était rendue à la ville pour faire quelques emplettes; elle s'était attardée et n'avait pu prendre que le dernier train la ramenant à B... Au moment du départ, un autre voyageur était entré dans son compartiment: c'était lui! En l'apercevant, il semblait hésiter un moment, puis, la saluant respectueusement, il avait pris place vis-à-vis d'elle. Ses mains tremblaient, elle laissa tomber un des paquets qu'elle tenait, il le ramassa, le lui rendit en lui déclinant son nom et son état pour se présenter: „François Gautier, architecte."

Elle était un peu gênée au commencement, ne sachant comment lui répondre; mais il parlait avec tant de naturel, qu'ils finirent par rire et par bavarder comme de vieilles connaissances. Ils parlaient de tout, du pays, du père de Marianne, de Nellie qu'il disait bien connaître pour l'avoir rencontrée quelques fois. Il lui parla aussi d'un nouveau roman qu'il avait lu avec beaucoup de plaisir, et comme elle ne le connaissait pas, il lui demanda la permission de le lui prêter.

„Me permettez-vous de l'apporter demain matin, quand vous ferez votre promenade avec mademoiselle Nellie?"

Elle chercha encore sa réponse quand le train s'arrêta. En jetant un regard par la fenêtre, elle remarqua qu'il tombait de l'eau, et la voici maintenant dans la rue, sans parapluie, chargée de paquets.

M. Gautier lui offrit son aide, sa compagnie, mais elle le pria de ne pas s'attarder pour elle, et partit seule sous la pluie battante. Le vent d'automne chassait les feuilles mortes qui tourbillonnaient sous ses pieds, elle n'y prit pas garde, son âme se remémorant toujours les paroles de M. Gautier et sa promesse de venir la rencontrer demain.

Quand elle rentra, brisée de fatigue et de froid, ses manières parurent si étranges, que son père, sérieusement inquiété, lui demanda de nouveau si elle n'était pas malade?

Pour échapper à ces questions troublantes, elle s'avoua un peu souffrante, en effet, et gagna sa chambre bien avant l'heure accoutumée.

Mais le sommeil fuyait sa couche, elle ne put fermer les yeux de toute la nuit. Et maintenant, après cette tempête dans son cœur comme dans la nature, voici un ciel radieux, un soleil splendide rayonnant jusque dans son cœur, et l'emplissant d'espérance.

— Je suis prête, Marianne, partons!

Le son de cette voix réveilla brusquement la jeune fille.

Nellie parut devant elle dans toute sa fraîcheur juvénile, et sa vue la fit tressaillir malgré elle.

Il lui sembla — elle ne savait pourquoi — qu'une goutte d'amertume venait de troubler toutes ses espérances dorées.

Nellie regarda sa sœur avec étonnement, puis joignant ses mains pour l'applaudir, elle s'écria naïvement:

„Oh! que tu es jolie aujourd'hui, Marianne, je ne t'ai jamais vue aussi belle, tu as l'air d'avoir rejoint de dix ans."

Elle voulut, en riant, embrasser sa sœur, mais celle-ci la repoussa doucement en disant:

„Viens, Nellie, il se fait tard."

Quelques pas à peine séparaient les deux sœurs de la forêt. M. Gautier vint au-devant d'elles dès les premiers arbres; il les salua respectueusement et tendit à Marianne le livre promis. Elle fut si troublée de cette politesse élémentaire qu'elle rougit et oublia de le remercier aussi bien que de lui présenter sa sœur.

M. Gautier la dispensa de cette peine et se chargea

lui-même de faire sa présentation, sur quoi il engagea, avec Nellie, une conversation des plus pressées à laquelle la jeune fille répondit avec la plus grande aisance, tandis que Marianne fut toute étonnée de son assurance.

Et cependant elle ne regretta point d'être abandonnée à elle-même un moment, elle avait tant besoin de se remettre de son émotion !

Le rôle muet qu'on lui attribuait ainsi sans gêne, commença cependant à lui peser au bout d'un peu de temps ; son émotion, au lieu de s'apaiser, ne fit que s'en accroître, et tandis que les deux promeneurs, devisant gaiement, semblaient avoir oublié tout ce qui les entourait, Marianne sentit son cœur se resserrer d'une angoisse douloureuse et pénible.

Nellie, à la fin, se retourna vivement et demanda :

„Tu ne dis pas un mot, Marianne, es-tu malade ?”

„Nous ne pouvons pourtant pas parler toutes les deux à la fois”, répondit-elle d'une voix éteinte, „continue toujours, j'écoute.”

On gagna un banc où l'on décida de s'arrêter un moment. Nellie prit place entre sa sœur et M. Gautier, elle était pleine d'entrain, agitant sans cesse ses pieds mignons, traçant des lignes sur le sable avec le bout de son ombrelle et disant mille choses gentilles sur la forêt, sur les oiseaux, les fleurs et tout ce qui lui passait par la tête.

Le soleil brillait à travers le feuillage déjà moins touffu en ce moment, les fils blancs de la vierge tendaient leur réseau étincelant d'un arbuste à l'autre, et les

feuilles rouges et jaunes qui tombaient doucement des arbres ressemblaient aux rayons du soleil, à de petites paillettes d'or descendant de la voûte céleste.

„Qu'il fait bon vivre”, reprit Nellie, au bout d'un moment de silence : „il me semble que rien ne vaut un pareil jour d'automne et que la nature s'est fait doublement belle pour nous aujourd'hui !”

„Vous avez raison, Mademoiselle,” répondit M. Gautier, „la matinée est superbe après la tempête qui a sévi cette nuit. Une pareille journée au déclin de la saison a infiniment de charme, et cependant je lui préfère de beaucoup le printemps qui peut seul éveiller en nous la vraie joie de la nature. L'automne, je ne puis jamais m'empêcher de le comparer à une vieille femme qui sent décliner sa beauté et qui se pare à dessein afin d'en atténuer l'effet.”

Les traits de Marianne se contractèrent douloureusement. Elle détourna le visage et se leva vivement comme pour aller cueillir une fleur. Lentement, elle s'avança ainsi dans la forêt, elle marcha sans se retourner, seule, s'enfonçant toujours plus sous la feuillée, afin de ne plus entendre ce que l'on disait sur le banc. Dans un attendrissement infini, les larmes jaillirent enfin de ses yeux, et tandis que ses pieds frôlaient les feuilles mortes qui tombaient silencieusement autour d'elle, ses lèvres tremblantes répétaient cette phrase cruelle :

„L'automne est comme une vieille femme qui sent décliner sa beauté et qui se pare à dessein afin d'en atténuer l'effet.”

Les chèvrefeuilles.

Les chèvrefeuilles de la haie,
Toujours plus haut, jamais lassés,
Aux sveltes brins de la coudraie
Grimpent, tendrement enlacés.

Jusqu'aux sommités des ramures
Leurs fleurs s'élancent pour mieux voir,
Au loin, les bois et les pâtures
Etendent leur vert reposoir.

Montez, chèvrefeuilles d'automne,
A la cime des noisetiers,
Et dites-moi si ma maigronne
N'apparaît point dans les sentiers?...

A sa démarche de Diane,
Aisément vous la connaissez ;
Sur l'herbe on croirait qu'elle plane
Quand elle traverse les prés.

Sa taille flexible s'élance
Comme vos tiges : son teint clair
A la délicate nuance
De vos fleurons couleur de chair.

Lorsqu'elle arrive dans l'herbage
Où les bœufs paissent au soleil,
On respire, sur son passage,
Un parfum au vôtre pareil.

Chèvrefeuilles, je vous envie !
Vous pouvez la voir chaque jour...
Et moi, dès qu'elle m'est ravie,
Je me crois perdu sans retour.

Pour le grand désir que j'ai d'elle
Vos horizons sont trop étroits ;
Je la trouve cent fois plus belle
Que vos cieux, vos prés et vos bois...

ANDRÉ THEURIET.



Phot. de C. Chusseau-Flavien, Paris.

Le général Oyama, entouré de sa femme, de sa fille et de ses fils.

LES GRANDES MANŒUVRES DE L'EST

Les grandes manœuvres de l'Est se sont déroulées, cette année, autour de Brienne, où Napoléon Bonaparte fit ses premières études militaires.

— Nous sommes tous ici à l'école, a dit le général Brugère à ses officiers.

Les grandes manœuvres sont, en effet, l'école pratique des chefs et des soldats.

Quatre corps d'armée et quatre divisions de cavalerie